

REVUE
DE LA
NUMISMATIQUE
BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,
PAR MM. R. CHALON ET CH. PIOT.

3^e SÉRIE. — TOME III.



BRUXELLES,
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE D'AUG. DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1859

NOTICE

SUR UNE

MÉDAILLE ROMAINE DE GRAND BRONZE

AU REVERS DE JUNON PHALLOPHORE (1).

PLANCHE VI, N^{OS} 4 A 3.

Vide, Thomas, vide latus,

Vide. . . . vide manus.

Noli esse incredulus.

(Prose du temps pascal.)

Il y a déjà plusieurs années que je me suis rendu acquéreur de 470 médailles romaines de grand bronze, trouvées à Saint-Paul-aux-Bois (Aisne), dans un étang. J'avais remarqué parmi ces médailles une pièce de *Julia Mamæa* au revers de Junon, à cause de la singularité du type de ce revers; je fis voir cette médaille à plusieurs amateurs qui reconnurent sur ce revers ce que j'y avais moi-même remarqué, et c'est alors que je me décidai à soumettre cette curieuse médaille à l'examen de la Société des antiquaires de Picardie. La Société a bien voulu s'en occuper, et dans sa séance du 9 mars 1842, elle a entendu la lecture d'une notice que je lui avait adressée avec la médaille elle-même, ainsi qu'avec un dessin à la plume que je devais à l'obligeance de M. Mony, ancien maire de Noyon, membre de

(1) Ce mémoire a été publié, mais d'une manière fort écourtée, dans le 8^e volume des Mémoires des antiquaires de Picardie, et nous l'imprimons aujourd'hui tel qu'il a été écrit en 1842.

(Note de la direction de la Revue.)

la Société. Je disais dans cette notice que la légende du revers IVNO AVGVSTAE était connue, mais que la figure de Junon, assise avec un diadème sur la tête, un lis dans la main droite et un *Phallus couché sur son bras gauche*, me paraissait sortir du type ordinaire des revers de *Julia Mamaea*. Mais M. Rigollot, président de la société, après avoir examiné la pièce, a déclaré que l'objet tenu par Junon, sur son bras gauche, était un enfant emmaillotté et non point un Phallus : « On a souvent représenté Junon dans « cette position, dit M. le rapporteur de la séance du co- « mité d'Amiens, du 9 mars 1842, et c'est ainsi que ce « revers est figuré dans un vieil ouvrage italien qui, s'il « n'a point donné une exacte reproduction de la pièce, en « a du moins reproduit le symbole et l'idée (1). »

M. le rapporteur aurait dû, tout au moins, ce nous semble, citer le nom de l'auteur qu'il se contente de mentionner d'une manière si vague, et il aurait en cela satisfait les amateurs de Numismatique qui pourraient être tentés de rechercher, dans le *vieil ouvrage italien*, la description et la figure du revers de la médaille de *Julia Mamaea* qui fait le sujet de ces réflexions.

Je ne m'explique pas non plus, d'une manière satisfaisante, ce qu'a voulu dire M. le rapporteur, en annonçant que le *vieil ouvrage italien*, *s'il n'avait point donné une exacte reproduction de la pièce, en avait du moins reproduit le symbole et l'idée*. Cela doit-il s'entendre du revers tel que l'a vu M. Rigollot ou bien tel que je l'ai décrit, c'est-à-

(1) *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1842, n° 4, Amiens.

dire tel qu'il est? M. Rigollot n'a voulu voir sur le revers de cette médaille qu'un enfant, mais s'il en était ainsi et que ce fût seulement de ce revers que M. le rapporteur eût voulu parler, il me semble qu'il était bien inutile, pour prouver que le revers est connu, d'aller exhumer *un vieil auteur italien*, car il suffisait pour cela de citer Eckhel ou Mionnet. Voici en effet ce qu'on pourra lire dans Eckhel à l'article qui concerne *Julia Mamœa* : IVNO AVGVSTAE : « *Juno sedens dextra florem, sinistra infantem fasciis involutum. In omni metallo et formâ* ⁽¹⁾. » Ce revers est donc très-connu, il est commun et c'est celui que M. Rigollot a cru voir sur ma médaille; mais il n'en est pas de même de celui que j'y vois et qu'ont pu y voir avec moi presque tous les amateurs de numismatique et tous les connaisseurs auxquels j'ai fait examiner la pièce avec attention à l'œil nu et à la loupe. Il est bien évident pour eux comme pour moi, ainsi qu'il le sera pour tous ceux qui examineront cette médaille sans prévention, que l'objet représenté au revers couché sur le bras gauche de la déesse, est un *Phallus* et non point un enfant emmaillotté. Maintenant je me demande, en lisant la dernière phrase du rapport que j'ai cité, si le vieil ouvrage italien, indiqué par M. le rapporteur, mentionne ce revers tel que je l'ai vu et s'il en a, comme il le dit, reproduit le symbole et l'idée? Si cela était, c'est-à-dire si l'auteur italien ⁽²⁾ avait donné une figure représentant le *Phallus* du revers de la médaille de *Julia*

(1) JOSEPH ECKHEL, *Doctrina numorum veterum*. Vindobonæ, 1792, t. VII, p. 288.

(2) Cet auteur est PEDRUSI, *I Cesari in oro, argento, medaglioni, etc...*,

Mamæa que je possède, cette pièce n'aurait plus qu'un intérêt médiocre ; mais je ne le crois pas, et je raisonne dans l'hypothèse que ce revers est inconnu et inédit. Il serait en effet bien étonnant que ce revers eût été décrit, qu'il fût connu depuis longtemps, et que ni Patin, ni Vailant, ni Eckhel, ni Mionnet, que j'ai tous consultés, n'en eussent pas fait la moindre mention.

Je ne me dissimule point que pour arriver à faire passer ma conviction dans l'esprit des numismates, j'aurai un obstacle à vaincre ; cet obstacle est celui de l'autorité de M. Rigollot, à la vaste érudition et au savoir duquel je me plais d'ailleurs à rendre toute justice, mais dont pourtant (et je regrette de le dire) les connaissances lui ont fait ici défaut.

S'il s'agissait maintenant d'opposer autorité à autorité, je pourrais invoquer le témoignage de MM. Rollin père et fils, de M. de Longpérier, de M. de Witte, etc., qui tous ont vu comme moi un *Phallus* au revers de ma médaille, et j'avoue qu'une pareille opposition me paraîtrait devoir faire naître plus que du doute dans l'esprit des personnes prévenues par l'opinion de M. Rigollot et y adhérant. Mais comme il n'y a pas d'autorité, quelle qu'elle soit, qui puisse résister à l'évidence des faits, quand ceux-ci tombent sous les sens et que pour les vérifier il ne faut que de bons yeux et la volonté de s'en servir avec la bonne foi de s'en rapporter à leur témoignage, je fais à toutes les personnes qui le désireront l'offre de leur laisser examiner ma médaille par elles-mêmes, afin d'amener chez elles la même conviction

raccolti nel Farnese Museo. In Parma, 1694 ; auteur et ouvrage peu utiles et peu consultés aujourd'hui.

que celle qui existe chez moi ; et pour faire juger le fait dès à présent, j'ai pris le parti de joindre à ce travail de nouveaux dessins que je dois à l'obligeance de M. Joseph Kownacki, professeur de dessin à Noyon. L'un de ces dessins représente ma médaille avec le Phallus au revers et l'autre la médaille ordinaire avec un enfant emmaillotté ; elles sont toutes les deux de grand bronze, et elles sont, l'une et l'autre, représentées fidèlement de grandeur naturelle (1). Quelque évident que soit le *Phallus* couché sur le bras gauche de Junon au revers de la première médaille, l'existence d'un pareil revers étant une nouveauté dans la science, j'ai dû faire quelques recherches pour expliquer ce phénomène, et je vais exposer le résultat de ces recherches, en réclamant, pour leur auteur, toute la part d'indulgence que peut mériter un amateur privé des ressources qu'offrent aux numismates mieux placés que moi, les grandes collections de médailles antiques et les bibliothèques des grandes villes.

Quatre impératrices du nom de Julia ont figuré à peu près en même temps dans l'histoire romaine, ce furent : *Julia Domna*, seconde femme de Septime Sévère, mère de Caracalla et de Géta, elle était née à Émèse, en Syrie, dans une condition obscure ; *Julia Mæsa*, sœur de *Julia Domna*, née comme sa sœur à Émèse, d'où elle fut appelée à Rome par le crédit de sa sœur (2) et où elle fut ensuite

(1) Voy. la planche, fig. 1 et 2. La fig. 2 représente la médaille avec le Phallus et la fig. 1 la médaille ordinaire avec un enfant emmaillotté, ainsi que la fig. 3 que j'ai fait ajouter depuis et qui a été dessinée d'après un exemplaire du denier d'argent connu de J. Mamæa au revers de Junon.

(2) *Ex patriæ latebris sororis beneficio in aulam traducta.* (ЕСКНЕМ, ouvrage cité.)

renvoyée, après la mort de Caracalla, par Macrin ; celle-ci avait épousé le consul *Julius Avitus* dont elle eut deux filles, qui étaient *Julia Sœmias* et *J. Mamæa*. *J. Sœmias* fut mariée à *Sextus Varius Marcellus*, dont elle eut pour fils *Bassianus*, qui fut prêtre d'une divinité syrienne et plus tard devint empereur romain sous le nom d'*Élagabale* ou d'*Héliogabale* (1). *J. Mamæa* était aussi née à Émèse et elle fut mariée à un Syrien *Gessius Marcianus*, dont elle eut pour fils *Alexandre Sévère* qui naquit à Arca Cæsarea en Phénicie, dans le temple même d'Alexandre le Grand, où sa famille était venue pour assister à une solennité (2). *J. Mamæa* était donc syrienne d'origine et son mari était lui-même syrien ; toute sa famille était aussi syrienne et l'on va voir pourquoi j'insiste sur ce fait.

Le culte de Junon était très-répandu dans la Syrie, et Lucien nous a transmis à cet égard des particularités que je regarde comme très-curieuses :

Il y a, dit-il, en Syrie, non loin de l'Euphrate, une ville qui porte le nom de sacrée et elle est en effet la ville sacrée de Junon d'Assyrie (3). Il existe, dit plus loin Lucien, de

(1) Ἰέροντο δὲ αὐτοὶ Θεῶν Ἡλιῶ· τούτου γὰρ οἱ ἐπιχωριοὶ σέβασαι, τῆς Φοίνικων φωνῆς Ἐλαγαβαλον καλοῦντες. (Sacerdotes ambo solis quem maxime indigenæ colunt, Phœnicum lingua Helæagabalum vocitantes.) *Voy. HERODIANUS, Historia sui temporis*, lib. V.

(2) ECKHEL, *Doctrina numorum veterum*, t. VII, pp. 194, 244, 245, 246, 264, 266, 286.

(3) C'est *Hierapolis* ou *Bambyce*, ville connue aujourd'hui sous son ancien nom syrien de Mabog, que les Arabes prononcent *Mambedge* ; les murs encore debout attestent l'ancienne grandeur de cette ville. (*Voy. MALTE-BRUN, Précis de géographie universelle*, édit. Huot. Paris, 1837, t. VII, p. 498.

grands et antiques temples en Syrie, mais malgré leur nombre il n'y en a aucun qui soit comparable à celui de la ville sacrée, et après avoir parlé des richesses de ce temple, après avoir décrit les nombreuses statues religieuses qu'il renferme, l'origine de ce temple, origine qu'il attribue à Bacchus, il dit entre autres choses remarquables qu'il y avait dans les portiques du temple deux énormes phallus portant cette inscription : *Τούσ δε φαλλουσ Διονυσοσ, Ηρη μητρηη ανιθηκα*⁽¹⁾. Lucien ajoute que les Grecs consacraient des Phallus à Bacchus et qu'en outre ils lui consacraient aussi de petits hommes de bois qui avaient des parties sexuelles énormes auxquels ils donnaient le nom de *Νευροσπαστα* ⁽²⁾ et que cela

(¹) Voy. l'édition grecque de Lucien de JEAN CICERIUS, 1586, petit in-8°, t. II, p. 843; JACQUES MOLTZER (Jacobus Mycillus), dont la version latine a servi pour l'édition de Lucien, publiée par Vascosan, Paris, 1596, in-fol., p. 347, a rendu l'inscription grecque par le vers latin suivant :

Hos posui Bacchus tibi, Juno noverca, Priapos.

Mais c'est une faute; on ne doit pas traduire le mot *φαλλοσ* par Priapus. Priape était un dieu qui présidait aux jardins ainsi qu'aux parties de la génération et il était représenté avec des organes générateurs très-développés, tandis que les Phallus représentaient les organes génitaux de l'homme, seulement et isolément; les Phallus étaient ordinairement en bois, en cuir, quelquefois en bronze ou en autres métaux et communément les dimensions de ces Phallus n'avaient rien d'extraordinaire. Mais on verra plus loin par la description de Lucien que les Phallus du temple de Junon d'Hierapolis étaient néanmoins des monuments et des monuments exceptionnels, car autant qu'on puisse en juger d'après les proportions colossales que leur donne Lucien, ces Phallus devaient être un travail de maçonnerie et de charpente plutôt même que de simples statues.

(²) Les *Neurospasta* étaient, d'après Lucien, des Priapes, et si l'on s'en

se pratiquait dans le temple de Junon (1); il raconte qu'il y avait aussi dans le côté droit du temple une statue d'airain représentant un homme avec des organes sexuels disproportionnés. Il ajoute que dans les temps anciens, le temple d'Hiérapolis (de la ville sacrée) (2) était tout autre que de son temps, que le premier était tombé en ruine par le fait même de sa vétusté, mais que celui qu'il avait vu était l'œuvre de Stratonice, reine des Assyriens, et voici ce qu'il raconte à ce sujet :

Stratonice, d'abord femme de Séleucus Nicator, avait été donnée ensuite pour femme, par son père, à Antiochus Soter, qu'il avait eu d'une première femme. Antiochus Soter était devenu malade d'amour pour sa belle-mère, et l'histoire de la découverte de cet amour, par le médecin Érasistrate, ainsi que celle de la guérison du prince, sont trop connues et elles se rapportent d'ailleurs trop peu à mon sujet pour que je fasse autre chose que les mentionner ici ; mais les faits suivants étant beaucoup moins connus, je les extrais de Lucien, en copiant cet auteur presque mot à mot. Stratonice, dans le temps qu'elle était encore femme de Séleucus, avait eu le songe suivant : Junon lui était apparue et lui avait ordonné de lui bâtir un temple dans la ville sacrée,

rapporte à l'étymologie du mot, il faut croire que toutes les parties du corps de ces *Neurospasta* se mouvaient au moyen de ficelles comme le font celles de nos pantins, des marionnettes et des polichinelles avec lesquels on amuse les enfants.

(1) *Ἐστὶ δὲ καὶ τοῦ ἐν τῷ ἱερῷ.* Voy. Lucien, édition de Cicérius déjà citée, t. II, p. 843.

(2) Je crois devoir prévenir le lecteur que je me suis servi indifféremment des locutions *la ville sacrée* et *Hiérapolis* dans tout le cours de cette notice, parce qu'ils sont synonymes.

en la menaçant de grands maux si elle ne le faisait pas. Stratonice ne tint d'abord aucun compte de ce songe, mais plus tard elle tomba gravement malade, elle se rappela alors sa vision, elle l'exposa à son mari, et pour apaiser la colère de Junon à laquelle elle attribuait sa maladie, elle fit vœu de lui bâtir un temple. Aussitôt que Stratonice fut guérie, le roi son mari l'envoya dans la ville sacrée avec de l'argent et une grande armée, tant pour l'aider à bâtir son temple que pour veiller à sa sûreté personnelle. Le roi chargea un jeune et bel homme de ses amis en qui il avait une grande confiance, d'accompagner sa femme, de veiller à l'exécution de l'édifice et de commander l'armée, en lui promettant de grands honneurs à son retour. Ce jeune homme s'appelait Combabus; celui-ci fut très-chagrin de se voir choisi par le roi, et il le pria de ne point lui donner cette mission, de ne point lui confier ni sa femme ni une somme d'argent qui excédait ses facultés, ni une œuvre sacrée à accomplir; mais voyant que le roi était inflexible, il le supplia de lui accorder sept jours pour se préparer. Combabus obtint ce délai très-facilement, il rentra alors chez lui, et comme son plus grand sujet d'appréhension était de devenir amoureux de Stratonice et de succomber aux tentations, il résolut de se rendre eunuque afin d'être libre de toute crainte; il se coupa donc les organes génitaux, il les renferma dans un petit vase avec de la myrrhe, du miel et d'autres parfums, et après avoir scellé le vase avec l'anneau qu'il portait habituellement, il s'occupa de guérir sa blessure. Ensuite, le moment du départ étant arrivé, il vint trouver le roi et il lui remit le vase en lui disant : Seigneur, je regardais ce vase comme un des

objets les plus précieux de ma maison et je l'aimais par-dessus tout ; maintenant que je vais entreprendre un long voyage, je vous le confie, en vous recommandant de me le rendre sain et sauf, car il est pour moi plus précieux que l'or, et je l'aime autant que mon âme. C'est pourquoi je vous prie de le mettre en sûreté. Le roi reçut le vase, il le scella de nouveau avec son propre anneau et il le donna en garde à ses trésoriers. Après cela Combabus se mit en route en toute sécurité. Dès qu'ils furent arrivés dans la ville sacrée, ils mirent un grand zèle à faire bâtir le temple, et trois années s'étaient déjà passées à ce travail lorsque ce qui avait été tant redouté par Combabus arriva. Stratonice, après avoir joui des agréments de sa conversation pendant tout ce laps de temps, commença à l'aimer et bientôt son amour arriva jusqu'à l'exaltation. Les habitants de la ville sacrée rapportent que ce fut Junon qui alluma en elle cette passion, pour se venger de ce que Stratonice ne s'était point décidée de prime abord à lui bâtir un temple. D'abord Stratonice se comporta avec prudence et modestie, elle cacha sa passion qui finit par prendre d'autant plus d'empire sur elle que le roi son mari gardait le silence avec elle. Elle tomba dans une profonde mélancolie, elle pleurait continuellement et elle soupirait après Combabus qu'elle appelait et dont l'image la poursuivait partout. Elle n'osait pourtant mettre personne dans la confiance de son amour, et comme la honte la retenait, pour l'empêcher d'avouer sa passion à Combabus, elle résolut de s'enivrer pour prendre de l'assurance et elle le fit. Après le souper et au moment où chacun s'était séparé, elle vint donc en cet état trouver Combabus dans ses appartements, elle em-

brassa ses genoux en le suppliant et elle lui déclara son amour. Mais celui-ci ne reçut qu'avec peine et répugnance les avances de Stratonice, il lui reprocha son ivresse et il refusa de céder à ses désirs (1), et comme Stratonice le menaçait de se faire à elle-même, je ne sais quel grand mal, s'il la repoussait, il fut saisi de crainte, il lui déclara donc la vérité en lui racontant tout ce qu'il avait souffert, et pour la convaincre il lui fit voir son ouvrage (2). La colère de Stratonice se calma en voyant ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer ; mais elle ne perdit pas son amour, il n'était pas satisfait. Cet amour est resté à Hiérapolis et il y dure encore ; les femmes y brûlent d'amour pour les Galles et réciproquement les Galles pour les femmes (3), sans que personne y soit pris d'un sentiment de rivalité ou de jalousie parce que la chose paraît sacrée.

Après que cet événement fut arrivé à Stratonice dans la ville sacrée, on en informa le Roi qui rappela immédiatement Combabus, quoique la mission dont il l'avait chargé ne fût pas terminée. Quelques-uns disent que Stratonice n'ayant pu obtenir de Combabus ce qu'elle désirait, avait

(1) *Ipsumque opus detrectabat*, dit JACQUES MOLTZER (Jacobus Mycillus) dans sa traduction. Voy. l'édition latine de Lucien, de Vascosan, déjà citée, p. 348 v°.

(2) *Ipsumque opus in lucem protulit. Id., ibidem.*

(3) Les Galles étaient, suivant les auteurs, des eunuques, prêtres de Cybèle, mais on peut voir par ce passage de Lucien qu'il y avait aussi dans le temple de Junon à Hiérapolis des Galles eunuques comme les premiers, et il faut donc conclure du témoignage de Lucien, que s'il y avait des Galles voués au culte de Cybèle, cela n'était pas exclusif ainsi qu'on pourrait le croire, puisqu'à Hiérapolis il y avait aussi des Galles qui desservaient le temple de Junon.

écrit à Antiochus pour l'accuser d'avoir voulu la séduire, et ce que les Grecs disent de Sténobie ⁽¹⁾ et les Crétois de Phèdre ⁽²⁾, les Assyriens le disent de Stratonice; mais je ne le crois pas. Aussitôt que Combabus eut reçu l'ordre du roi et qu'il eut appris le motif de son rappel, il s'en retourna avec confiance, car il avait laissé sa justification dans le palais d'Antiochus. Aussitôt qu'il fut arrivé, le roi ordonna qu'on s'assurât de sa personne et qu'on le gardât à vue. Il le fit amener ensuite devant lui, et là, il lui reprocha son adultère et son incontinence, en présence de ceux qui avaient assisté à son départ. Le crime de Combabus fut jugé digne de mort et on le conduisit au supplice. Jusqu'à là il s'était renfermé dans le silence, mais alors il commença à parler et il demanda le vase qu'il avait confié au Roi. Antiochus ayant fait appeler un de ses trésoriers, lui ordonna d'apporter ce qu'il lui avait remis; aussitôt qu'on eut apporté le vase, Combabus en rompit le cachet, et il montra ce qu'il contenait en exposant ce qu'il avait souffert. Dès lors le roi vit qu'on l'avait trompé, il reconnut l'inno-

(1) Sténobie, fille d'Iobate, roi de Lycie, épousa Prétus, roi d'Argos. Bellérophon, qui s'était réfugié à la cour de ce prince, après le meurtre de son frère, ayant méprisé l'amour qu'elle lui témoigna, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu attenter à son honneur, et elle l'engagea à le faire périr. Elle se tua après le départ du jeune héros. Quelques mythologues désignent Sténobie sous le nom d'Antée.

(2) Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaë, avait épousé Thésée. L'amour de cette princesse pour Hippolyte, son beau-fils, l'horreur que cet amour inspira à Hippolyte, la vengeance de Phèdre qui accusa Hippolyte d'avoir voulu la séduire, auprès de son mari, la fin tragique d'Hippolyte et la mort de Phèdre qui se tua elle-même en apprenant celle d'Hippolyte, sont des faits trop connus pour que je ne me croie pas dispensé de faire ici rien de plus que les rappeler.

cence de Combabus et il fit mourir ses accusateurs à sa place; il le combla de présents, il lui donna de l'or, des sommes d'argent immenses et des chevaux royaux, et il lui permit de s'approcher de sa personne sans invitation et dans tous les instants, même quand il était couché avec sa femme. Personne en Assyrie ne paraissait plus sage ni plus heureux que Combabus, mais pourtant il demanda au roi la permission d'aller achever l'édifice qu'il avait laissé incomplet; le roi le lui permit. Combabus l'acheva, et il passa là le reste de sa vie. Pour perpétuer sa vertu et lui donner un témoignage de sa bienveillance, Antiochus ordonna qu'une statue de bronze lui fût érigée dans le temple d'Hiéropolis; et cette statue y existe; elle est l'œuvre d'Hermoclès de Rhodes qui lui a donné des formes féminines et un vêtement d'homme. On rapporte que les amis de Combabus, ceux qui lui avaient été le plus dévoués, pour le consoler de ses souffrances, se résignèrent à partager son sort; ils se rendirent donc eunuques eux-mêmes, et ils vécurent dans cet état avec Combabus. Il y a cependant une autre version de ce fait, car on dit que c'est Junon qui, par amour pour Combabus, a inspiré à ses amis l'idée de se mutiler pour qu'il ne fût pas le seul à pleurer la perte de sa virilité. Au reste, cette coutume dure encore aujourd'hui, et tous les ans un grand nombre d'hommes sont châtrés dans le temple d'Hiéropolis, soit pour consoler Combabus, soit pour faire un sacrifice à Junon, mais ceux qui deviennent eunuques maintenant ne portent plus la toge virile, ils portent des vêtements féminins et ils font les ouvrages des femmes. Au reste, voici ce qu'on m'a raconté pour expliquer ce changement : Dans une solennité reli-

gieuse, une femme étrangère avait remarqué la beauté des formes du corps de Combabus, et comme il portait des vêtements d'homme, elle était devenue éprise d'amour pour lui, mais dès qu'elle sut qu'il était eunuque et conséquemment inutile, *eviratum et consequenter inutilem*, elle se donna elle-même la mort. Combabus fut vivement affecté de cet événement, et pour qu'à l'avenir les femmes n'y fussent plus trompées, il se décida dès lors à porter des vêtements féminins, et c'est là la raison pour laquelle les Galles portent des habits de femme.

Les portiques du temple, tournés vers le Nord, ont (*environ cent aunes*) un grand nombre d'aunes de hauteur, et c'est dans ces portiques que se trouvent les Phallus consacrés par Bacchus; ils ont (300) trente aunes de hauteur (1). Un homme monte sur l'un de ces Phallus deux

(1) L'aune grecque *οργυια* équivaut à 4^m,84. Cela étant, il est impossible qu'il ne se soit pas glissé une erreur dans le texte de Lucien, et cette erreur est sans aucun doute due aux copistes des manuscrits de Lucien, car cet auteur était incapable de commettre une pareille faute. En effet, d'après le texte, les Phallus auraient eu 552 mètres d'élévation, et cela est impossible, puisque la plus haute des pyramides d'Égypte, qui est le monument le plus élevé connu, n'a que 146 mètres. Je crois donc que le passage de Lucien que je cite doit être corrigé, et je vais citer ce passage en proposant les corrections que je crois nécessaires : *Τὰ δὲ προκύλαια τῶν ἱερῶν, ἕς ἄμιμον βωρήν ἀπεκίχρυνται, μεγεθες ὅσον τε ἑκατὸν ὄργυρίων. Ἐν τοῦτοις τοῖσι προκυλαίοισι καὶ οἱ φαλλοὶ ἑστᾶσι Διόνυσος ἱστάσατο, ἠλικίην καὶ οἴη τριηκοσίων ὄργυρίων.* Je propose de supprimer le mot *ὅσον τε* du premier membre de la phrase et de traduire *ἑκατὸν* par *beaucoup* au lieu de *cent*. Quant au dernier membre de la phrase de Lucien, je crois que l'on ne doit se faire aucun scrupule de changer le mot *τριηκοσίων* pour celui de *τρίκοντα* ou *τρήκοντα*, et l'on aura avec ces corrections l'avantage de réduire les évaluations exagérées du texte grec à des proportions raisonnables. Ainsi au lieu de dire que *les portiques du temple ont environ cent aunes de hauteur*, on

fois par an, et il reste sur le haut pendant sept jours. En voici les raisons : plusieurs pensent que du haut du Phallus cet homme converse avec les dieux immortels et qu'il leur demande des biens pour toute la Syrie ; d'autres pensent que c'est parce que les dieux entendent mieux les prières qu'on leur adresse de plus près ; d'autres encore croient que ceci se fait en mémoire de Deucalion, par souvenir du malheur qui força les hommes à gagner le haut des montagnes et des arbres pour échapper à l'inondation. Mais toutes ces explications ne me paraissent pas satisfaisantes. Je pense qu'ils font la même chose pour Bacchus, car je raisonne d'après ce qui se fait pour les Phallus que l'on élève en l'honneur de Bacchus. On place dans ces Phallus deux hommes de bois. Pour quelle raison ? je ne le dis pas, mais je pense que l'ascension de l'homme qui monte sur les Phallus du temple de Junon a lieu d'après le même motif que celui qui a fait mettre des hommes de

dirait qu'ils ont un grand nombre d'aunes de hauteur, et pour les Phallus on réduirait de 300 à 30 aunes leur élévation. De la sorte, les Phallus au lieu d'avoir 552 mètres n'auraient plus que 55^m,20 de hauteur. Au reste, l'exagération avait été sentie avant moi, puisque Jean Moltzer n'avait point osé traduire le mot *ορυσία* autrement que par celui de *passus*, et le pas grec *βημα* équivalant à 77 centimètres, la hauteur des portiques et des Phallus se trouvait par cela considérablement réduite, mais point encore assez à mon avis.

Voy. le texte de Lucien, édition de Jean Cicérius, déjà citée, t. II, p. 853, et le Lucien de Vascosan, cité, p. 349 v^o.

Depuis que ce mémoire est écrit j'ai pu me procurer l'édition de Lucien des classiques grecs de M. Didot, et j'ai ainsi acquis la conviction que je ne m'étais pas trompé en réduisant la hauteur des phallus du temple de Junon de 300 aunes grecques à 30, puisque la correction que j'avais faite y est adoptée.

bois dans les *Phallus* que l'on consacre à Bacchus (*). Au surplus, cette ascension se fait de la manière suivante : il s'entoure lui-même ainsi que le *Phallus* avec une grande chaîne, ensuite il l'accroche sur les pièces de bois, qui débordent le *Phallus* pour monter jusqu'en haut; en s'appuyant sur le pied pour s'élever, il soulève de chaque côté la longue chaîne comme le fait un cocher de ses rênes pour guider son char. Celui qui, sans avoir vu cela, sait comment font les hommes qui montent sur des palmiers en Égypte, en Arabie ou ailleurs, comprendra facilement ce que je dis. Lorsqu'il est arrivé au haut du *Phallus*, il laisse tomber une autre longue chaîne qu'il porte avec lui, et il s'en sert pour attirer à lui ce qu'il veut, du bois, des vêtements et des ustensiles avec lesquels il se bâtit une sorte de nid dans lequel il se place et où il reste le temps que j'ai dit; alors il vient beaucoup de monde qui apportent, les uns de l'or et de l'argent, les autres du bronze; ils déposent ces offrandes devant lui et ils se retirent après avoir dit chacun leur nom. Quelqu'un qui reste là avertit en haut l'homme qui, entendant les noms, prie pour chacun d'eux; en priant il frappe sur un instrument d'airain qui rend un son rauque et fort. Aussi il ne dort jamais, et si par hasard le sommeil s'em-

(*) Il est difficile d'expliquer pourquoi on renfermait de petits hommes de bois dans les *Phallus*. Lucien ne le dit point et à la distance où nous sommes de l'époque à laquelle écrivait cet auteur, nous ne pouvons rien faire autre chose maintenant qu'établir des conjectures. Toutefois, je dois dire qu'il me paraît vraisemblable qu'en renfermant ainsi de petits hommes de bois dans les *Phallus*, les anciens voulaient indiquer par là que le *Phallus* était l'emblème de la génération, et en faisant sortir ces hommes des *Phallus*, ils donnaient sans doute une idée grossière mais pourtant réelle de cet important phénomène de Physiologie.

pare de lui, un scorpion survient, il l'éveille et l'aiguillonne sans pitié, et c'est la punition de son sommeil. Ce que l'on raconte du scorpion est chose sacrée et convenable aux dieux ; mais je ne puis dire si cela est vrai. Toutefois, je pense qu'un puissant motif pour empêcher cet homme de dormir est la crainte d'une chute. En voilà assez sur les *ascenseurs* des Phallus.

De toutes les fêtes que j'ai vues, poursuit Lucien, la plus grande est celle d'Hiérapolis au commencement du printemps, les uns l'appellent *le bûcher* et d'autres *le feu*. Voici quel sacrifice s'y fait. Après avoir coupé de grands arbres, on les place dans l'enceinte du temple ; après cela on amène des chèvres, des brebis et d'autres animaux qu'on attache aux arbres, parmi eux on place des oiseaux, des vêtements de prix, des ouvrages d'or et d'argent, et après avoir disposé toutes ces choses selon leur rit, les prêtres portent les simulacres des dieux autour des arbres et ils allument le bûcher qui se consume bientôt. Il se rend à cette fête un grand nombre d'hommes, tant de la Syrie que des contrées voisines ; ils apportent tous avec eux les simulacres de leurs dieux et ce qu'ils possèdent d'images faites à leur imitation.

Dans ces jours solennels une grande multitude se trouve rassemblée dans le temple : les Galles en grand nombre, ainsi que tous ceux qui sont voués au culte, font les sacrifices, ils reçoivent des blessures aux bras et ils se frappent mutuellement sur le dos. Parmi les assistants, les uns accompagnent les joueurs de flûte en frappant des tambours et les autres chantent des cantiques sacrés divinement inspirés. Tout ceci se passe en dehors du temple, et aucun de

ceux qui font cela n'entre dans le temple. C'est dans ce jour-là que les Galles se font. Au milieu de toute cette harmonie, des sons de la flûte et des sacrifices, beaucoup sont saisis d'une sorte de fureur pour devenir Galles, et on a même vu un grand nombre d'hommes qui s'étaient rendus là uniquement pour assister aux solennités, faire ensuite la même chose. Je vais raconter ce qu'ils font. Un jeune homme, sans doute préparé à cela, après s'être dépouillé de ses habits, s'avance à grand bruit dans la foule, il tire une épée (et cet usage me paraît être établi ainsi depuis un grand nombre d'années), et après l'avoir saisie d'une main ferme, il se châtre immédiatement, puis il court dans les rues de la ville en portant dans ses mains les organes qu'il a retranchés de son corps, et dans la première maison où il les jette, il reçoit un vêtement et des ornements de femme. Or, c'est là ce qu'ils font dans leurs castrations. . . .

Ces faits, dont personne ne peut contester la vérité, puisqu'ils sont racontés par un témoin oculaire (1), prouvent jusqu'à l'évidence, qu'en Syrie, les organes génitaux de

(1) *Scribo Assyrius ipse existens*, — a dit Lucien au commencement de son traité, DE SYRIA DEA, — *et eorum quæ narro alia quidem ipse coram vidi, alia vero a sacerdotibus edoctus sum*, et plus loin à la fin de ce traité, après avoir raconté comment les jeunes gens consacraient leur barbe, les enfants leur chevelure, et comment on les conservait dans des vases d'or et d'argent dans le temple avec les noms de chacun gravés sur les vases, il ajoute : *atque hoc ego quoque cum juvenis essem feci et in templo meus capillus adhuc meumque nomen restat.* (Voy. la version latine de Jacques Moltzer, édition de Vascosan, citée plus haut.) Je crois devoir faire remarquer ici que Lucien étant mort vers l'an 480 de J.-C. et Julie Mamée l'an 235, l'existence du culte de Junon à Hiérapolis tel que l'a décrit Lucien ne pouvait avoir changé au temps de Mamée, puisque ces deux personnages étaient presque contemporains.

l'homme étaient consacrés à Junon. Le temple de Junon renfermait des statues colossales de Phallus et des Priapes; les prêtres désignés sous le nom de Galles se coupaient publiquement les organes génitaux au milieu d'une cérémonie religieuse, et alors ils se vouaient au culte de la déesse sans doute en commémoration de ce qui était arrivé à Comabus. Il existait en outre une cérémonie spéciale dans laquelle un homme montait sur les Phallus du temple de Junon, dont l'érection était attribuée à Bacchus, pour prier et invoquer les dieux, et puisqu'il en est ainsi on doit se rendre compte très-aisément de la présence d'un Phallus couché sur le bras de Junon, sur une médaille frappée à l'effigie d'une impératrice romaine, de *Julia Mamæa*, enfin qui était Syrienne d'origine.

Je ferai remarquer ici, en passant, que généralement les revers de Junon m'ont paru plus communs sur les médailles de *Julia Domna*, de *Julia Mæsa*, de *Julia Sœmias* et de *Julia Mamæa* que sur les médailles appartenant aux autres impératrices romaines, et la raison en est toute simple, c'est parce que ces quatre princesses étant syriennes, on a cru dans le temps faire une chose qui leur était agréable, en plaçant au revers de leurs médailles la principale divinité de leur pays. Je ne serais pas éloigné non plus de croire que l'existence du Phallus, associé à Junon sur les médailles de J. Domna, de J. Mæsa, de J. Sœmias et de J. Mamæa, ne fût peut-être beaucoup moins rare qu'on ne le pense. Un examen attentif des médailles actuellement connues de ces quatre impératrices, et les nouvelles découvertes que l'on pourra faire démontreront plus tard si la conjecture que je forme est fondée.

Je ferai remarquer ici la forme de la légende. Ce n'est pas *IVNONI AVGVSTAE*, mais *IVNO AVGVSTAE*, c'est-à-dire la Junon de l'impératrice, la déesse de Julia Mamée.

Mais quand bien même *Julia Mamaea* ne serait pas une princesse syrienne, quand bien même tout ce que Lucien nous raconte du temple d'Hiérapolis et du culte de Junon, en Syrie, serait contesté ou susceptible de l'être (ce que toutefois je n'admets pas et je dois me hâter de le dire), en quoi répugnerait-il donc à la raison d'admettre l'association de Junon avec le Phallus? Est-ce que ce n'est point Junon qui (au rapport de tous les auteurs de Mythologie) a été la cause de la difformité de Priape (*)? Les attributions et les surnoms de Junon ne prouvent-ils pas d'ail-

(*) Selon l'opinion la plus répandue, Priape était fils de Vénus et de Bacchus; Junon voyant Vénus enceinte et étant jalouse d'elle, sous prétexte de lui être utile pour sa délivrance, lui toucha le ventre à mauvaise intention, et c'est à cet attouchement que l'on attribue la difformité avec laquelle Priape est venu au monde. Tout le monde sait assez en quoi consistait cette difformité pour que je sois dispensé de le dire; mais Vénus honteuse d'avoir donné le jour à un pareil monstre, le fit exposer sur les montagnes. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent à Lampsaque et le nommèrent Priape. Il fut d'abord le dieu favori de Lampsaque; dans la suite il fut chassé de cette ville parce qu'il était devenu la terreur des maris. Mais les habitants affligés d'une maladie extraordinaire crurent y voir une punition du mauvais traitement qu'ils avaient fait souffrir au fils de Vénus, ils le rappelèrent et en firent l'objet de leur vénération. Ils lui bâtirent des temples et instituèrent en son nom des fêtes où ils se livraient aux plus honteux désordres. Le culte de Priape passa de Lampsaque à Rome, etc., etc. (Voy. *Dictionnaire de l'antiquité*, de BOUILLET, t. II, p. 326, et le *Pantheum mythicum*, de POMEY.)

leurs aussi que cette déesse et le Phallus peuvent bien se trouver ensemble sur les monuments et les objets d'art qui nous ont été laissés par les Romains ; car que signifieraient donc alors les épithètes de *Caprotina*, *Cinxia*, *Domiduca*, *Egeria*, *Februalis* ou *Februata*, *Fluonia*, *Juga*, *Lucina*, *Nuptialis*, *Opigena*, *Pronuba*, que l'on donnait à Junon, si elles n'avaient pas un rapport plus ou moins direct avec les organes génitaux de l'homme dont les simulacres étaient vénéérés sous le nom de Phallus ? Et, en effet, le nom de *Caprotina* avait été donné à Junon en commémoration de la prostitution des servantes de Rome aux Gaulois qui assiégeaient la ville et qui avaient demandé aux Romains leurs femmes et leurs filles. Les servantes prirent les vêtements de leurs maitresses et après avoir ainsi gagné le camp des Gaulois auxquels elles se livrèrent et qu'elles enivrèrent, elles donnèrent aux Romains le signal d'arriver dans le camp, de dessus un figuier qui se trouvait là. Les Romains massacrèrent les Gaulois, et pour perpétuer le souvenir de cet événement, on célébrait à Rome, tous les ans, une fête en l'honneur de Junon (1).

Elle s'appelait *Cinxia*, de la ceinture que portaient les jeunes filles en se mariant, parce que l'enlèvement de cette ceinture se faisait sous ses auspices.

Domiduca, parce qu'elle présidait à l'entrée de la nouvelle mariée dans la maison de son mari.

(1) C'est ainsi que le fait se trouve raconté dans le *Pantheum mythicum* de POMEY, et BOUILLET, d'après Plutarque et Ovide, dans son *Dictionnaire de l'antiquité*, attribuée aux Fidénates ce que Pomey attribue aux Gaulois, mais soit qu'on adopte l'une ou l'autre de ces opinions, le fait principal n'en subsiste pas moins.

Egeria, parce que les femmes l'invoquaient dans leurs couches, croyant hâter par là leur délivrance.

Februalis ou *Februata*, parce qu'au mois de février on célébrait à Rome les Lupercales. Dans ces fêtes, les *Luperci*, prêtres de Pan ou de jeunes garçons, nus jusqu'à la ceinture, parcouraient les rues de la ville armés d'un fouet, formé de lanières de la peau des chèvres sacrifiées pour les fêtes, et ils frappaient avec ce fouet les mains, les seins et le ventre des femmes qui venaient s'offrir d'elles-mêmes à leurs coups, parce qu'elles croyaient que cet attouchement les rendait fécondes et facilitait leurs couches.

Fluonia, parce qu'elle présidait aux évacuations menstruelles des femmes.

Juga, d'une cérémonie de mariage anciennement usitée à Rome et dans laquelle les époux étaient joints ensemble par des liens devant un autel.

Lucina, de la lumière que l'on croyait qu'elle faisait voir aux enfants qui venaient au monde.

Nuptialis. Le mot est resté dans notre langue et n'a pas besoin de commentaire. Junon présidait aux noces.

Opigena, parce qu'elle était censée apporter du secours aux matrones en mal d'enfant.

Pronuba, des noces auxquelles elle présidait, car sans son invocation aucun mariage ne pouvait être légitime.

Doit-il donc paraître si étrange après cela de voir qu'un Phallus et Junon se trouvent associés l'un à l'autre sur une médaille de Julia Mamæa? Pour moi, j'avouerai que si quelque chose m'étonne ce n'est point de voir que ce revers existe, mais c'est bien plutôt de savoir qu'il n'a encore été découvert et signalé qu'une fois à l'attention des numis-

mates. Je terminerai enfin ici ce travail, déjà peut-être trop long, en réclamant de nouveau pour lui toute l'indulgence qu'il mérite, comme venant d'un homme qui n'a à sa disposition ni le temps, ni les connaissances, ni les ouvrages nécessaires pour produire quelque chose qui puisse être à l'abri de la critique. Dans tous les cas, mon but sera atteint, si j'ai réussi à convaincre les incrédules en produisant dans tout son jour et en mettant hors de toute contestation l'évidence d'un fait numismatique jusqu'ici passé sous silence ou ignoré.

En examinant les dessins, il est facile de voir au revers de la seconde médaille, représentant Junon assise, que la déesse porte évidemment un enfant emmaillotté dans ses bras, ainsi que l'ont vu Eckhel, Mionnet et avec eux tous les numismates qui les ont précédés ; la tête, le col, les épaules, le bras et les formes du corps de l'enfant se dessinent ici de manière à ne laisser aucun doute ⁽¹⁾, tandis que sur la médaille qui fait le sujet de ce mémoire ⁽²⁾ on ne voit rien de semblable. C'est tout aussi évidemment un Phallus qui existe sur ma médaille qu'il est incontestable que c'est un enfant sur la médaille ordinaire.

Quelque extraordinaire que puisse paraître ce fait, puisqu'il est le premier exemple connu d'une nudité semblable et de ce qu'on est convenu d'appeler une indécence, sur une médaille romaine, il ne me paraît pourtant pas possible de le révoquer en doute ⁽³⁾. Il faut donc l'admettre dans

⁽¹⁾ Voy. la fig. n° 2.

⁽²⁾ Voy. la fig. n° 4.

⁽³⁾ Depuis la communication de ce travail à la société des antiquaires de Picardie, M. le docteur Daniel de Beauvais a découvert une seconde

toute son étendue et sans aucune espèce de réserve, car s'il y a plusieurs manières d'envisager les faits qui tombent sous le sens, il n'y en a qu'une pour constater leur existence, c'est d'ouvrir les yeux et de voir. On interprétera donc ce fait comme on voudra, mais il n'est pas plus possible de ne point l'admettre qu'il ne l'est de rejeter tous les autres faits numismatiques évidents, et je ne puis que répéter ici, en finissant cette notice, ce que j'ai dit en la commençant :

Vide, Thomas, vide latus.

Vide ..., vide manus.

Noli esse incredulus.

médaille de grand bronze de Julie Mamée avec un Phallus au revers posé sur le bras de Junon. Et j'ai moi-même trouvé une nouvelle médaille romaine de bronze également, mais de moyen bronze au revers d'un Apollon Musagète, que l'on pourrait, à cause de l'indécence de sa position, prendre pour un Priape si la forme du corps et les attributs d'Apollon ne se trouvaient évidents (*). Cette médaille est à l'effigie de Néron, et elle fait, comme la Julie Mamée au Phallus, partie de ma collection, ainsi que la médaille ordinaire de grand bronze de Julie Mamée et le denier dessinés ici avec le revers ordinaire de Junon portant un enfant en maillot sur son bras gauche.

(*) L'auteur aurait pu citer encore le bel et rare *Aureus* d'Uranus Antoninus, publié dans la Revue numismatique française de 1843, pl. XI, au revers duquel se voit le *χρῦς*, ou la contre-partie de ce que tient sur les genoux la Junon de M. Colson. Uranus était, à ce que l'on suppose, car on sait fort peu de choses de cet auguste personnage, un Syrien, allié à la famille d'Élagabale. M. Colson devait, nous semble-t-il, tirer de cet *Aureus* un argument de plus en faveur de sa thèse. C'était, en effet, un exemple *incontesté* de la présence, au revers d'une monnaie romaine, d'emblèmes consacrés aux divinités génératrices de l'Orient. Nous croyons aussi qu'il n'a pas tout vu sur sa pièce, et que l'espèce d'auréole de forme elliptique qui encadre l'extrémité du Phallus, a aussi sa signification hiératique.

(Note de la direction de la Revue.)

Un troisième dessin représentant le revers ordinaire de Junon, portant un enfant sur le denier d'argent, a été joint à la planche pour rendre plus évidents encore les faits signalés dans le cours de ce mémoire.

ALEX. COLSON.

1.



2.



3.



4.



5.



OR.